

Les ravages de la volonté de jouissance

Nicolas Floury

Les psychanalystes semblent s'accorder sur une chose, l'impératif de jouissance qui fait le propre de notre société nihiliste, où de plus en plus de sujets semblent esclaves de la satisfaction et des objets de satisfaction. C'est le zénith de l'objet *a* dont parlait déjà Lacan. La toxicomanie d'aujourd'hui, et les sujets toxicomanes de plus en plus nombreux qui en sont véhicules, et dans tous les milieux, n'a plus rien à voir avec l'usage de toxiques par une minorité dans les années 60 – artistes souffreteux ou bourgeois rongés par l'ennui, non sans un désir de se marginaliser, de subvertir les normes de la société, pesante, où tout les acculait.

Une constante reste néanmoins, comme une mini-vérité éternelle sur l'usage de toxiques : la jouissance que celui-ci procure est toujours par-delà la jouissance phallique (sans non plus être la jouissance Autre dont parle Lacan dans son séminaire *Encore*). Il n'est qu'à écouter ces sujets toxicomanes, qui se revendiquent, souvent de manière vindicative, *Toxicomanes* – comme si on en était ou non. Ceux-ci, et les femmes avec plus d'acuité, parlent d'une jouissance telle quelle rend l'orgasme comparativement ridicule (la jouissance non phallique du « shoot » excède pour eux démesurément le simple orgasme, du moins en intensité, et cela revient toujours, comme une constante, dans les dires des usagers, principalement d'héroïne, mais pas seulement). C'est que l'on a là affaire à une jouissance qui rompt le « mariage avec le petit pipi » comme le dit Lacan en référence au petit Hans – ou au « petit *Angst* » comme il le renomme souvent, et dont il faut tenir compte. Le désir est en effet ici complètement court-circuité, il n'est que désir d'objet de satisfaction, satisfaction immédiate et à peu de frais – si l'on peut dire. Disons qu'il élude la jouissance phallique, de l'organe donc, ce qui simplifie pas mal les choses – du moins au départ. Il est coutume de dire en effet que la toxicomanie, avant d'être un problème, est une solution à un problème – solution éphémère pour la plupart d'entre nous, mais qui peut tenir un certain temps devant les impasses de l'amour (le non rapport sexuel), et le refus de l'angoisse de castration (et de la castration psychanalytique tout court) qui caractérise nos temps.

*

La psychanalyse nous a donné cette discrimination, il n'y a pas de jouissance Une, mais une pluralité de jouissances. La jouissance phallique nous est la plus accessible, mais tout le monde n'accepte pas d'en passer par celle-ci, qui implique en effet la mise en branle du fantasme, et d'accepter comme on l'a déjà rappelé avec Lacan « le mariage avec le petit-pipi », ce qui n'est pas sans divers ratages –

côté homme comme côté femme. Disons que ce mariage assumé demande de savoir y faire avec l'angoisse, ce qui n'est pas donné d'emblée, et pas à tout le monde.

Ce *mariage*, c'est celui avec une jouissance « étrangère » (celle de l'organe ; on ne jouit en effet pas de la femme, du moins côté homme, comme le claironnait Lacan, mais du simple organe, ici le phallus, mais réel), source d'angoisse, et une alternative peut être l'usage compulsif de drogue. Nous pouvons déjà dire que la drogue peut s'interpréter comme issue singulière, découlant d'une rencontre, celle qui est faite avec une jouissance à un moment précis, lorsque ce qui est sensé venir la représenter dans le champ du sujet (le phallus, même si ce dernier est le signifiant par excellence du désir), est conçu comme *embarrassant*. Le sujet va ainsi trouver une autre issue que le compromis entre jouissance et semblant qu'autorise le phallus.

Rompre ce mariage, c'est une rupture du corps d'avec la jouissance phallique. Et dès lors, on peut dire que la toxicomanie n'est pas un symptôme, ce qui veut dire qu'elle n'est pas une formation de l'inconscient, qui aurait trait comme telle à la vérité du sujet, et porterait une jouissance, une satisfaction substitutive, de caractère sexuel, marquée par la castration. Elle n'est ni formation substitutive, ni formation de compromis, mais bien plutôt, répétons-le, formation de *rupture*. Une rupture d'avec la jouissance phallique, donc un rejet de la castration, du phallus, et par là-même un refus de la métaphore paternelle. Mais, malgré l'analogie, il ne faut pas confondre cette position avec la *forclusion* du Nom-du-Père que l'on retrouve dans la psychose. La drogue entraîne une forme de rupture avec les Noms-du-Père, qu'il faudrait appeler *hors-psychose*, et dont la conséquence est la rupture franche avec les particularités du fantasme.

La toxicomanie est un usage de la jouissance en dehors du fantasme – le fantasme étant, nous l'avons vu, ce qui permet au sujet de traiter un certain rapport à la jouissance. Le toxicomane tend ainsi à prouver que l'on peut jouir sans le fantasme, que la toxicomanie peut venir se substituer à la jouissance phallique. La toxicomanie serait alors une position subjective fondée sur le choix de la jouissance *contre* le désir, c'est-à-dire la préférence accordée à la jouissance du corps tout entier contre la jouissance phallique, qui est elle jouissance sexuelle – mais, certes, aussi jouissance du sens (jouit-sens) ; la jouissance phallique ayant le père, le signifiant et le phallus à son principe. Dès lors, la drogue vient en refus du partage de la jouissance, du fait même du phallus : contre cette division en jouissance interdite et en jouissance impossible, le toxicomane en appelle à la jouissance Une (mais qui bien vite va le leurrer, d'où les désenchantements qui surviennent assez vite quand on se lance sur cette voie).

D'un rapport sexuel sans phallus

La jouissance phallique, c'est parce que la jouissance sexuelle est marquée de l'impossibilité d'établir dans l'énonçable le Un du rapport sexuel, parce qu'il n'y a

justement pas de signifiant de la jouissance sexuelle (mais seulement du désir : nommément, le phallus). Une jouissance de ce qui vient à la place, une jouissance de la parole, hors-corps. Le partenaire sexuel, représentant le corps de l'Autre, sera objet cause du désir qui est aussi plus-de-jouir, impossibilité d'outrepasser une limite dans la jouissance. Cette limite organique, portée par le principe de plaisir, vient faire barrière, ratage, et nécessité de recommencer, *encore*.... Ce que nous rendons en disant que le sujet toxicomane, ne pouvant comme tout un chacun éterniser la jouissance, en vient à répéter plus que tout autre, et hors jouissance phallique, celle-ci, jusqu'à basculer, et en venir à jouir de la répétition – ravages de la répétition sous son versant masochiste mortifère, pulsion de mort visible à ciel ouvert...

Refuser « le mariage avec le petit-pipi », c'est aussi tenter de poser la toxicomanie comme solution à l'impossible du rapport sexuel. Le toxicomane se soustrait à l'impératif de la jouissance (phallique) afin de ne *jamais* rencontrer la *marque* de la castration dans l'Autre (*perversion* donc, où l'on tend à « ranger » la toxicomanie). Le choix du toxicomane est alors d'anéantir la frappe de la pulsion pour tenter de faire consister « un » monde où la reproduction serait sans sexe aucun. La drogue est alors un moyen – pour dire vite – d'éviter la question du sexe (dans sa finalité téléologique de reproduction de l'espèce), et donc là encore de la castration. Autrement dit, le toxicomane veut instituer un rapport sexuel comme au-delà du phallus.

Le « mariage avec le petit-pipi », pour être supportable, implique néanmoins son investiture par le phallique, et ce pour donner *raison* à la jouissance « étrangère » qui s'y manifeste. C'est une « d'hommes-tication » de celle-ci ; autrement dit, elle ne devient alors que jouissance de semblant, jouissance de parade. Parade au désir de l'Autre.

Dès lors, dans le choix de la toxicomanie, ce n'est plus le sujet qui est offert à la prise de l'Autre, mais bien la drogue.

*

* *

Le toxicomane est donc celui qui a fait le choix de la jouissance Une en refusant la signification phallique, en rejetant la métaphore paternelle. Par ce refus du Nom-du-Père, l'usage de drogue ne s'inscrit plus dans un rapport à la Loi. Ce qui vient rendre caduc, du point de vue de la psychanalyse, la discussion concernant la légalisation ou non de tel ou tel produit. Pour le toxicomane, légal et illégal ne signifie rien, car, en effet, la jouissance de la transgression reste toujours en dernier ressort une jouissance phallique.

De plus, situer la position du toxicomane dans le lien social, dans la catégorie des discours de Lacan, c'est faire référence au *discours du capitaliste* : un lien social particulier et exploité, en faisant croire au *sujet désirant* que l'objet manquant, le *plus-de-jouir*, existe fabriqué par la science, et mis comme tel à disposition sur le marché. Ce qui est là une conception fabriquant un drôle d'individu : un sujet complété de sa jouissance. Le toxicomane devient alors le paradigme de cette conception du lien social : tant branché sur sa jouissance que son désir sexuel en est abandonné. Il réussit ce que veut une certaine civilisation : transformer toute la jouissance phallique en force de production. Il incarne ainsi l'idéal de la société de consommation, étant celui qui transforme toute la *jouissance phallique* en *force de production* et réalise le rêve de la civilisation moderne de vouloir effacer, au nom d'une jouissance Une, l'insatisfaction foncière qui naît chez tout être parlant quand il s'essaie à retrouver les fondements de son être. Car les racines de celui-ci se trouvent dans le refoulement originaire, où le sujet n'aura par cette voie jamais accès.

*

* *

Pour en revenir à la consommation de toxique dans les années soixante, nous voudrions nous attarder sur ce beau film de Louis Malle, *Le feu follet*. Comme on s'en souvient, le protagoniste principal, Alain, sort d'une cure de désintoxication effectuée dans une clinique de Versailles, ayant laissé sa femme aux Etats-Unis. Il s'agit d'une adaptation du livre de Drieu La Rochelle, éponyme, de 1931, où Alain est « addict » à la drogue et non à l'alcool comme dans le film. Mais cela revient au même, puisque la seule distinction entre toxicomanie et alcoolisme est le fait que l'alcool ne soit pas prohibé ; l'alcool peut donc être ici considéré comme une drogue – et même l'une des plus ravageuses, avec l'héroïne.

Sitôt sorti de cure, Alain retourne voir sa bande d'amis, compagnons de débauche, où très vite il s'aperçoit ne plus avoir sa place. Bien plus, il nous semble qu'il s'aperçoit qu'au fond il n'y a même jamais eu sa place qu'illusoirement – l'alcool et l'aveuglement qu'il procure aidant.



Il a aussi revu un ancien ami de la même bande, mais qui s'est lui « rangé » et vit désormais avec sa femme, ses enfants, sa voiture et son chien, paisiblement, en écrivant sur l'Égypte à son rythme et à ses temps perdus, non sans plaisir, un « hobby » qui le soutient pleinement, lui confie-t-il, pour tenter de l'apaiser en lui montrant qu'une autre voie est possible – celle de la sublimation. Alain ne peut néanmoins entendre son ami, marié et sevré de toutes ses années de bringues. Il reste toujours en quête d'intensité, et la vie lui paraît bien fade sans alcool. Il va donc boire à nouveau durant quelques jours (ses derniers), comprenant bien vite que seule la mort lui sera une issue favorable. Il organise alors son suicide en prenant soin d'écrire avant une lettre sans équivoque, et qui se déclame ainsi : « Je me tue parce que vous ne m'avez pas aimé, parce que je ne vous ai pas aimés. Je me tue parce que nos rapports furent lâches, pour resserrer nos rapports. Je laisserai sur vous une tache indélébile ». Suicide car on n'a pas pu s'accomplir, parce que le seul accomplissement qui nous reste, sans ratage, est la mort assumée que l'on se donne – même si la regarder en face nous reste un impossible, c'est bien l'une des seules libertés de l'homme, *dixit* Lacan.



On peut alors dire, pour faire le pont avec ce que nous disions sur la toxicomanie au début de notre texte – différente aujourd'hui, plus répandue, et secrétée par le

« discours du capitaliste » lui-même, mais non sans avoir gardé une « constante », éternelle, avec les toxicomanies du passé – que le choix de l'alcool pour Alain est une façon de se passer du désir et du fantasme, pour jouir sans en passer par la jouissance phallique. Il est même explicite dans le film qu'Alain est impuissant, ce que lui reproche sa femme à mots couverts, s'en prenant à son manque de *virilité* – ce qui évoque ici pour nous ce que dit de la virilité Mehdi Belhaj Kacem, qui est pour lui l'attribut de celui qui sait faire différer sa jouissance mâle, n'y cédant pas immédiatement, mais sachant plus que tout autre composer avec le désir et la temporalité qui lui est propre, une jouissance tout sauf immédiate. Alain est devenu impuissant – nous le supposons du moins ici – de par son alcoolisme mortifère, et à ne rien vouloir endurer de la jouissance phallique où l'homme a à faire face à son angoisse (ne pas « venir trop vite », puisque annihilation de son désir aussitôt jouit, aussi pouvoir assumer la *détumescence* comme telle, sans trop d'angoisse, jusqu'au prochain désir...). Le résultat est qu'une vie sans alcool lui paraît d'une fadeur extrême, que ses anciens amis de débauche ne lui siéent plus (même ré-alcoolisé), que sa femme le quitte implorant son manque de virilité (son *impuissance* ici) ; même son ami « rangé » ne parvient à le convaincre que la *maturité* existe et peut avoir du bon : une nouvelle période de la vie où l'adolescence s'en doit aller pour laisser place à quelque chose d'autre et de tout aussi intense, même si d'une manière toute autre, plus feutrée en apparence...

C'est une vérité qui est exposée dans ce film de Louis Malle, car en effet, la consommation de toxiques débouche toujours tôt ou tard sur une dépression des plus difficiles à surmonter – même si beaucoup s'accordent à dire que c'est une dépression sous-jacente qui rend un sujet toxicomane, ce que nous récusons ici. Ici à l'extrême, le personnage, Alain, se suicide, d'un *suicide altruiste* comme on s'exprime, c'est-à-dire non un passage à l'acte (plus fort que soi), mais un froid calcul, dans l'unique volonté de laisser un message aux autres, aux proches, qu'ils payent enfin de n'avoir pu le comprendre – re-proches sans fond voulant induire une culpabilité sans fin.

Ce qui s'est démocratisé, et qui est présent de plus en plus souvent dans nos sociétés, nihilistes à souhait, caractérisées par un véritable impératif de jouissance (une « volonjouissance » comme le dit subtilement Castel), c'est l'usage de toxiques pour rompre le mariage avec la jouissance phallique ; mais la constante, là encore, est celle de ses suites : dépressions franches et suicides à plus soif.

*

* *

A l'impératif contemporain de jouir hédoniste, le pousse-au-jouir qui nous est indiqué comme seule issue par le « discours courant », nous pouvons ainsi opposer l'ascèse d'un « manquer sans entrave » (Mehdi Belhaj Kacem). Le chemin sera

long avant que ce discours s'impose et qu'il ait des répercussions politiques réelles, mais un film comme *Le Feu follet* nous mettait déjà, dès les années 60, sur la voie, pointant les impasses qui n'iront que croissantes de la « volonjouissance ».